

On sait, dès le premier regard, que le travail photographique de Dominique Delpoux est basé sur des décisions, des prises de position strictes et qu'il a fait des choix précis qui le situent clairement dans un des territoires de la pratique contemporaine : le style documentaire.

Cette notion, longtemps méprisée par les tenants des "Beaux Arts" ou, plus récemment, de la "Photographie Plasticienne", a retrouvé récemment sa place à la fois dans le champ de la photographie et dans celui des arts visuels grâce, entre autres, aux études et expositions consacrées à l'Allemand August Sander. Il ne s'agit évidemment pas ici de comparer le travail de Dominique Delpoux à celui d'un artiste des années trente qui poursuivait le rêve impossible de résumer la société dans laquelle il vivait par une série de portraits qui synthétiseraient, avec une troublante prétention à l'objectivité ou à la science, les strates et les figures déterminantes du monde qui l'entouraient. Mais ce choix du "style documentaire" et les implications qui en découlent permettent de situer le travail de façon plus précise dans le champ de la production contemporaine.

La première caractéristique de l'approche est, évidemment, son attachement à traiter de questions sociales. Elle interroge le monde d'aujourd'hui, en se démarquant du reportage, de l'anecdote, du récit, de tout "instant décisif" et en mettant en place des dispositifs contraignants qui seront productifs de photographies exigeant de la part de celui qui regarde une réflexion allant au-delà de la seule contemplation - ou consommation - de l'image. C'est donc tout naturellement (autre caractéristique du style documentaire) que le travail s'organise par séries qui, à chaque fois, traitent du quotidien, voire du banal, mais le mettent en crise et nous demandent d'être attentif à tout ce qui n'est pas spectaculaire dans notre société mais en fonde les fonctionnements. Pour prendre un seul exemple, celui des uniformes, pourquoi, et comment, tous ces individus vêtus de la même manière restent-ils différents, pourquoi et comment conservent-ils leur identité propre alors que les signes vestimentaires ont pour fonction de les rendre "identiques" au nom d'une pratique professionnelle ? Il est clair, mais nous y reviendrons, que le choix de la répétition précise du cadre, qui évacue l'anecdotique, nous oblige à nous porter sur les visages, ce qui est une façon de questionner la notion même de portrait, l'un des genres dominants du moment, dans le secteur de la presse entre autres.

Comme il a décidé d'interroger les fondamentaux - et les limites - de la photographie, Dominique Delpoux s'est attaqué à l'une des plus troublantes et des plus méconnues - ou non analysées - composantes de l'image argentique, celle du temps. Il n'existe actuellement aucune étude sérieuse sur ce qui différencie (et il s'agit d'une question fondamentale) le temps de notre réel - celui de notre expérience du monde - de cet étrange temps de la photographie, prise en quelques centièmes de secondes et versée à une forme d'éternité dont les rythmes de pertinence seront toujours différents en fonction de la pratique de l'opérateur et de ses intentions. Ce qui l'a amené à produire des diptyques, à concevoir une approche binaire des personnages dont il décidait de questionner la situation ou le vécu.

Certaines séries de ces diptyques qui, a priori, pourraient sembler anecdotiques, sont étonnamment productrices de sens. Je pense entre autres aux personnages "avant/après" chez le coiffeur, aux ouvriers à leur arrivée au travail et lorsqu'ils terminent leur journée de labeur, ou aux maires qui avouent leurs passions cachées. Ce n'est que par le pur travail photographique que Dominique Delpoux évacue, annule, l'anecdote et nous oblige à la réflexion. Et c'est là qu'apparaît, de la façon la plus pertinente et évidente, l'efficacité d'un dispositif, réduit à sa plus rigoureuse exigence, qui gomme le spectaculaire pour nous amener à l'essentiel d'une réflexion sur la notion même de portrait.

Il y a, immédiatement, l'affirmation du fait qu'aucun portrait ne saurait être

objectif puisqu'il fige un instant infime de la vie ou de l'expression d'un personnage forcément bien plus complexe. Et c'est cette complexité qui révèle, ou pour le moins interroge, des enjeux sociaux (l'idée de la beauté physique, avec ses questions de rapport à l'autre, la dimension physique du travail que l'on n'apprécie généralement pas, le monde intime de ceux qui sont des représentants élus d'une population) qui ne sont jamais traités, ni dans la presse, ni, plus globalement, par le monde politique, et qui deviennent évidents.

Dominique Delpoux, dans une période où le portrait est conçu davantage comme un objet visuel de promotion et de communication, le renvoie à une autre fonction: celle du questionnement et de l'analyse. Et il sait éviter les pièges, parfois décoratifs, de pratiques en vogue sur le marché de l'art, qui, s'affirmant "post-modernes", proposent simplement du produit. Ici, il s'agit de sens. Et de sens critique par rapport à la société. Si la pratique des artistes a une fonction, c'est en tout cas ma position, c'est de poser de façon pertinente, esthétiquement, des questions justes, et pour lesquelles ils n'ont pas de solution, à la société dans laquelle ils vivent et produisent. Dominique Delpoux fait évidemment partie de ceux-là.

Au coeur du travail, la notion de dispositif est ce qui permet cette efficacité sans esbroufe d'une approche engagée d'un artiste. La précision du cadre dans les diptyques, le travail subtil de la lumière pour qu'elle n'ait aucun effet sur la lecture (une lumière plate diraient certains) et nous conduit à lire l'essentiel, et la prise en compte permanente de la temporalité comme moteur de la photographie, permettent à Dominique Delpoux de nous obliger à regarder autrement des moments de notre société que nous ne savons ou ne voulons pas voir.

C'est pour cela que sa couleur, choix fondamental, est une couleur sans effet, ignorante des mouvements de mode qui se démodent tellement vite.

Tout simplement, alors que la production photographique sur la société française est malheureusement trop pauvre, ou médiocre, Dominique Delpoux nous interroge sur le monde dans lequel nous vivons. Avec ses photographies, il impose des questions, il nous oblige à regarder au plus près de notre quotidien, il nous déstabilise par rapport au consensus et au confort.

Autrement dit, parce qu'il sait que les dispositifs rigoureux sont, en photographie, productifs, il opère avec modestie un questionnement essentiel du monde dans lequel nous vivons.

Christian Caujolle
Directeur artistique de l'Agence
et de la Galerie VU'
Automne 2006